

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ADMINISTRATION,

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 107cents

Autre " . . . 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 23 OCTOBRE 1886

No 5

LE MUTIN

Depuis deux jours, la colonne s'avancait péniblement à travers les hautes herbes qui dominaient la tête des hommes les plus grands.

Les soldats butaient contre des mottes de terre ou tombaient dans des trous. Les herbes leur fouettaient le visage. Dans ce chemin, il fallait marcher très vite, avec tout l'équipement de guerre sur le dos : des vivres et cent vingt cartouches. Le moindre retard pouvait être funeste aux camarades que la colonne allait secourir.

C'était pendant la dernière guerre du Tonquin. La garnison d'un fort avancé, dans le nord, près de la frontière de Chine, avait été surprise par un gros parti de Pavillons noirs. Cinq ou six mille Chinois contre deux cents Français.

Le général Giovanninelli, qui commandait dans la région, avait été averti du danger que courait la petite garnison. Tout de suite il avait fait partir pour la déblocquer trois cents hommes de la légion étrangère. Le capitaine avait reçu pour instruction d'aller comme au pas de course, sans s'arrêter, sans se reposer, car la situation des assiégés était désespérée. Leurs émissaires disaient qu'ils ne pouvaient plus tenir.

Il ne fallait donc pas perdre de temps. Les officiers excitaient leurs hommes par la parole et par l'exemple. Mais après trente-six heures de marche la colonne était comme disloquée. Les soldats, harassés, marchaient en silence, ayant sur le visage cette expression sombre de découragement qu'on voit dans les détours. Ils allaient à l'ennemi dans le même désordre, avec la même démoralisation que s'ils avaient eu dans les reins les pointes de sabre d'un escadron de cavalerie.

Le capitaine était inquiet. Comment relèverait-il le moral de ses hommes ? Comment les amènerait-il jusqu'au bout, jusqu'à la bataille ? Pour l'atteindre, un long et pénible effort était nécessaire.

Tout à coup un sergent vint prévenir le capitaine qu'il y avait des murmures à l'arrière.

— Des hommes parlent de ne pas aller plus loin, dit le sous-officier.

— Qui a commencé ?

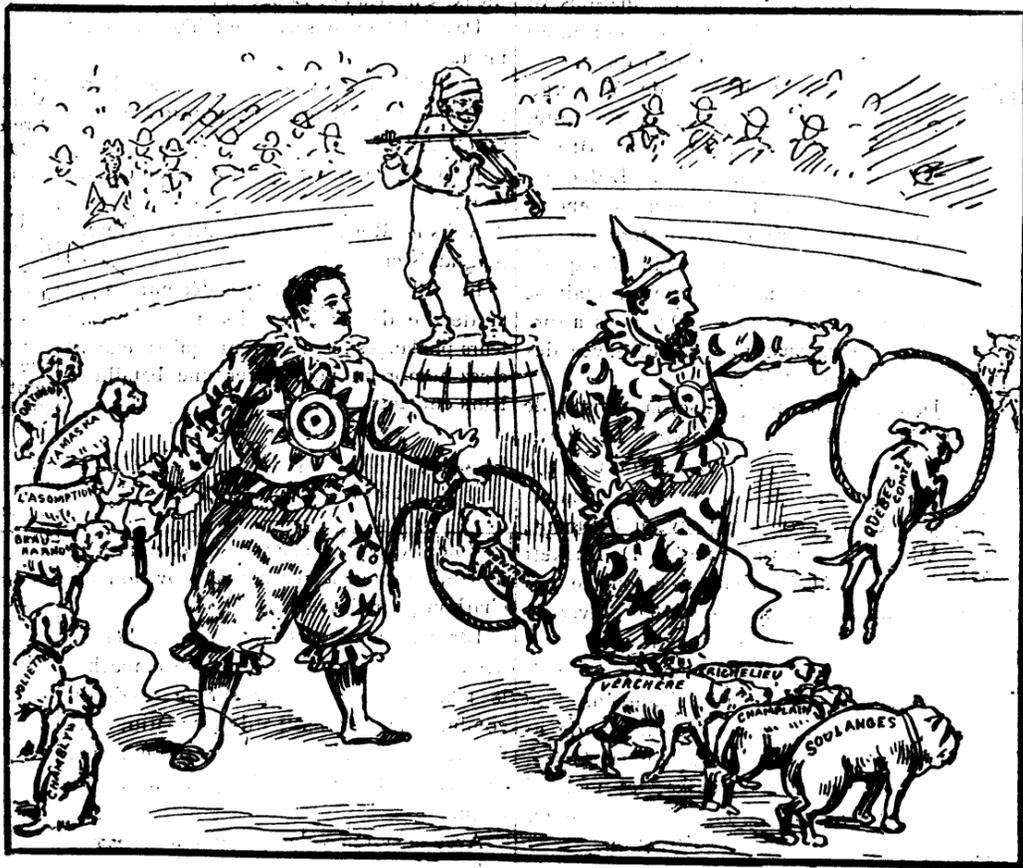
— John Cockrill, l'Anglais.

— Bien, dit le capitaine. Prenez quatre Alsaciens. Nous y allons.

Les Alsaciens et les Irlandais sont les meilleurs soldats de la légion étrangère. Leurs camarades des autres peuples sont pour la plupart des aventuriers qui se battent pour la France par amour de la guerre, mais qui se seraient aussi bien battus contre elle. Les Alsaciens-Lorrains et les Irlandais, au contraire, servent sous notre drapeau comme sous le leur, les premiers parce qu'ils sont Français et les autres parce qu'ils sont des Celtes, de cette grande famille dont le Gaulois était le frère aîné.

Le capitaine, suivi des quatre hommes qu'il avait commandés, alla à l'arrière de la colonne. La situation était grave.

— C'est absurde, disait l'Anglais John Cockrill, c'est idiot d'éreinter des hommes ! Je ne vais pas plus loin : j'en ai assez.



LE CIRQUE DU 14 OCTOBRE

MERCIER.—Hop là ! Hop là ! Mes chiens sautent assez bien.

Ross.—Hop là ! Hop là ! Il me reste quelques chiens à faire sauter. Ils feront leur devoir comme les autres.

Les autres murmuraient, répétant des paroles de révolte.

Le capitaine marcha vite vers Cockrill qui s'arrêta.

— Vous vous plaignez ? lui dit-il.

— Oui.

— Vous ne voulez pas marcher ?

— Non.

— Vous ne voulez pas marcher ?

— Non.

— Vous ne voulez pas marcher ? demanda pour la troisième fois l'officier avec une lenteur solennelle.

— Non, j'en ai assez.

— Désarmez cet homme, dit le capitaine aux Alsaciens.

L'ordre fut exécuté en silence. Cockrill ne protesta pas.

— Attachez-lui les pieds et les mains.

Cockrill se laissa faire. Avec de grosses cordes, on le ligotta.

— Maintenant, jetez-le dans les herbes à droite.

Les quatre Alsaciens soulevèrent le mutin et le portèrent à quelques pas vers la droite de la colonne. Ils le posèrent à terre.

L'Anglais n'avait pas dit un mot.

— Maintenant, dit le capitaine en se tournant vers les autres, tout le monde va faire son devoir. En avant !

Les soldats partirent d'un pas allégé par la terre. Il n'y eut plus une plainte dans la colonne où chacun marcha comme s'il sortait de la tente.

Quatre jours après, la colonne repassa. Elle avait pu déblocquer le fort assiégé.

Elle avait pu déblocquer le fort assiégé. A un certain point de sa route, la vue des hommes effraya un essaim de mouches sur une charogne. Les insectes s'élevèrent en

un petit nuage noir avec un bourdonnement.

A travers les herbes, les soldats aperçurent des débris d'uniforme. Cette charogne qui servait de pâture aux mouches dans ce désert, c'était le cadavre de John Cockrill, condamné justement et sommairement exécuté pour avoir excité à la rébellion devant l'ennemi, au risque de laisser périr des camarades.

L'Anglais était mort de faim ou quelque bête fauve l'avait tué. En effet, il était éventré ; ses chairs avaient été fouillées par des griffes avant d'être la proie des mouches.

Les soldats défilèrent silencieux devant ces restes du mutin dont le châtimement avait été si nécessaire.

Le capitaine a depuis été tué à Langson. Dans le rapport qu'il fit au général Giovanninelli de cet incident, il expliqua ainsi sa conduite : " Il fallait un exemple ou nous ne serions jamais arrivés à la destination que vous m'aviez fixée. Je n'avais pas le temps de réunir un conseil de guerre. Je n'ai pas voulu brûler la cervelle à John Cockrill, parce que le coup de feu eût attiré l'attention de la colonne. L'odeur de la poudre aurait peut-être excité quelques soldats à commettre un crime. J'ai agi selon ma conscience, dans l'intérêt de la discipline militaire.

MEIX.

Chez l'armurier :

— Je désirerais un fusil qui ne fasse pas trop de bruit... C'est pour ma femme...

— Tenez, monsieur, voici votre affaire : celui-ci rate neuf fois sur dix !

Le colonel Ramonnet apprend, au rapport, que le fusilier Midou a été puni de quinze jours de prison pour absence illégale :

— Midou ?... Un bon sujet, pourtant... Allez me le chercher, que je lui lave la tête.

On amène le jeune soldat.

Celui-ci explique son cas :

— Mon colonel, ma mère était à l'article de la mort. J'ai demandé une permission pour aller recueillir son dernier soupir. On me l'a refusée. Alors, je suis parti quand même...

— Et, comme ça, tu l'as recueilli, le dernier soupir de cette brave femme ?

— Mon colonel, elle n'est pas morte... Figurez-vous qu'elle a été si heureuse de m'embrasser, qu'une crise favorable s'est déclarée... Nous avons eu le bonheur de la sauver.

— Elle n'est pas morte ? Scrogneugneu ! vous m'augmenterez ce lapin-là de huit jours !... Car, enfin, puisque tu n'as rien recueilli du tout, tu vois bien, fichu imbécile, que ton capitaine avait eu raison de te refuser la permission.

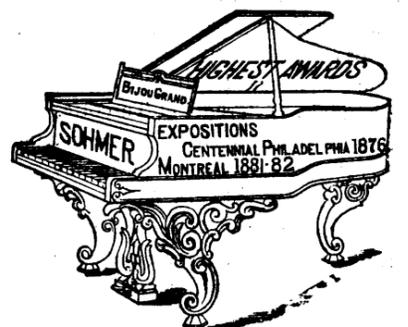
Trois heures du matin. Un monsieur fait un vacarme affreux devant une pharmacie. Enfin, une croisée s'ouvre à l'entresol :

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande le pharmacien.

— Je voudrais un peu de pomme de concombre !

Fureur du pharmacien.

— Vous êtes grossier ! reprend le monsieur avec dignité. C'est bien, je vais réveiller un autre pharmacien !



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

**LE VIOLON**

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-  
riablement payable d'avance. Nous le vendons  
aux agents huit cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées  
comme suit :

LE VIOLON,  
45, Place Jacques-Cartier,  
MONTREAL.

MONTREAL, 23 OCTOBRE 1886



**Le Grand Tremblement de Terre  
DU  
14 OCTOBRE**

(Suite et fin.)

L'effet du tremblement de terre, dont nous avons donné le compte-rendu, il y a une quinzaine de jours, a été beaucoup plus terrible qu'on ne s'y attendait. Il a pris dans beaucoup d'endroits les proportions d'un cataclysme.

Les convulsions du sol, particulièrement dans le faubourg Québec, étaient de nature à donner la chair de poule aux plus intrépides.

Le choc y a été tellement violent, que la superbe maison de M. Taillon, n'est pas restée pierre sur pierre.

La résidence en brique de M. Adélar Gravel, n'est plus qu'un amas de débris.

M. George Washington Stephens, le watch dog, avait préparé pour ses amis, un banquet des plus somptueux dans son château de la rue Dorchester.

Les vibrations du sol se firent sentir chez lui d'une manière si effrayante, qu'en un clin d'œil, tout a été bouleversé, renversé et détruit.

Les architectes et les entrepreneurs qui ont visité les ruines, disent que les matériaux ont été tellement brisés qu'il sera impossible à M. Stephens de les faire servir à la reconstruction d'une maison respectable.

La maison de M. Mercier, à St Hyacinthe, a résisté au choc. Le propriétaire dit qu'il n'y a pas senti la moindre commotion. M. Mercier a mis à la disposition de MM. Bourbonnais, Dr Trudel et Turcotte, un terrain où ils pourront bâtir immédiatement, mais ces messieurs disent qu'ils n'y construiront que des cabanes faites à faux frais avec des *culls* et des *clapboards*, parce qu'ils trouvent que la terre n'y est pas assez solide pour y poser les fondations de maisons permanentes.

On dit que M. Taillon a reçu l'offre d'un terrain dans le comté de Montcalm, où il pourra reconstruire sa maison sans crainte de nouveaux tremblements.

Le barbier de l'Hôtel Jacques-Cartier faisait la barbe à une de ses pratiques au moment de la grande commotion sismique. Le choc qu'il a éprouvé était tel qu'il a failli lui couper l'artère carotide. Il dit que les dégâts chez lui s'élèvent à la somme de \$18. Ça lui coûtera 180 barbes.

Dans le bureau du *Violon*, notre violon-  
neux en chef commençait un air pour faire danser une jig à deux à MM. David et Gravel lorsqu'il a senti le choc souterrain. La conséquence a été qu'il a donné un faux coup d'archet. Le cheval de son instrument est tombé avec fracas et il a cru un

instant que toutes ses cordes étaient brisées.

Heureusement l'âme du *Violon* n'a pas été affectée et l'instrument pourra être joué encore avec succès.

Pendant que la terre se livrait aux convulsions les plus désordonnées, les autres éléments commençait une brosse des plus effrayantes.

La tempête qui a passé sur la ville de Montréal, dans la soirée du 14 octobre, a fait des dégâts considérables, mêlant les fils télégraphiques et téléphoniques, détruisant des enseignes et abattant des peupliers sur le Champ de Mars. Tout le monde se disait : Il y a décidément quelque chose de cassé dans le ciel.

C'était un temps de sorcier, une pluie fine, glacée et pénétrante, fouettée par une bise combinée du nord-est qui faisait rougir le nez des passants. Les gens étaient unanimes à dire que ce n'était pas un temps à mettre les candidats dehors.

Le quinze octobre, nous avons reçu de tous les comtés de la province de Québec, des bulletins annonçant l'étendue des ravages du tremblement de terre.

Ces bulletins contenaient les informations suivantes :

Dans la ville de Québec, les maisons de MM. Languedoc et Carbray ont été rasées et les débris balayés en bas du cap.

A Beauharnois, la maison de M. Bergevin a été abattue. La cheminée est restée debout. On croit qu'il pourra la rebâtir.

Dans Richelieu, la maison de Leduc est tombée en ruines. Le pignon est encore bon et pourra servir à la reconstruction.

A Rouville, le choc a été plus fort qu'on ne s'y était attendu. L'écurie où était le Poulin a été démembrée. On nous assure qu'elle sera reconstruite bientôt avec des matériaux plus solides.

Dans le comté de Québec, la maison de M. Garneau a été "écrasée." Les ruines ne peuvent plus servir. Le terrain a été condamné par les entrepreneurs comme impropre à recevoir un nouveau bâtiment.

A Soulanges, la résidence du Dr Duckett a été rasée. M. Bourbonnais a loué le terrain pour y élever une maison faite avec de la pierre bleue et de la brique rouge.

Dans Hochelaga, c'était navrant de voir les dégâts sur la ferme à M. Beaubien. Son cochon a été enseveli sous les débris de sa souille et il est mort étouffé dans la *drigue*.

A Portneuf et à Yamaska, les maisons bleues ont été rasées, mais les débris peuvent servir à leur reconstruction.

A Joliette, les secousses ont été assez fortes pour renverser la maison de M. McConville. Les fondations n'ont pas été remuées et elles pourront servir à une maison nouvelle.

A l'Assomption, un coup de vent, une espèce de cyclone, a fait écrouler la maison de M. Marion. Le Dr Forest a loué l'emplacement pour y ériger un bâtiment temporaire.

**DAVID ET GOLIATH**

Or, les Rouges rassemblèrent leurs armées pour combattre et ils furent assemblés à Montréal.

C'était le quatorzième jour de la nouvelle lune. Ils campèrent sur la Côte St-Lambert, sur la frontière de Montréal Ouest. Mercier aussi, et ceux de Phaneuf et de Gosse Lambert s'assemblèrent au même endroit, et ils se rangèrent en ordre de bataille pour rencontrer les Bleus.

Or, les Bleus s'étaient réunis sur la place Jacques-Cartier.

Alors on vit sortir du camp des Bleus un homme qui se présentait entre les deux armées et qui s'appelait Taillon : il était du faubourg Québec ; il avait cinq coudées et une palme de haut, il avait une barbe longue de dix palmes et il portait un tuyau noir d'une coudée.

Il se présentait donc et criait aux rangs de Mercier et leur disait :

Pourquoi sortez-vous pour vous ranger en bataille ? Ne suis-je pas conservateur, et vous, n'êtes-vous pas les serviteurs de Mercier ? Choisissez un homme d'entre vous et

qu'il descende pour se battre avec moi ; que s'il a l'avantage sur moi en combattant avec moi, et s'il me tue, nous vous serons assujettis ; mais si j'ai l'avantage sur lui, et si je le tue, vous vous serez assujettis et vous nous servirez.

Mais Mercier et tous les Rouges ayant entendu les paroles du géant, furent étonnés et eurent une fort grande peur.

Or David était un grand patriote de Montréal, et il était mis au rang des personnes de qualité parmi les Rouges.

Il avait déjà été vaincu quatre fois par les conservateurs, mais il était en grande renommée pour son courage.

David prit une corde et s'en fit une fronde.

Il ramassa un gros caillou et le mit dans sa poche de culotte.

Il prit ensuite un bâton, puis sa fronde à la main, il s'approcha de Taillon.

Pendant ce temps les princes des Rouges criaient : A bas Taillon !

Taillon aussi vint, s'avança et s'approcha de David.

Et Taillon dit à David : Suis-je un chien, que tu viennes contre moi avec un bâton ? Et le conservateur maudit David par ses dieux, Chapleau et Langevin.

David dit au conservateur : Ton chien est mort.

Et il prit un gros caillou pesant 203 livres et l'ayant placé dans sa fronde, il le lança avec habileté.

Il frappa Taillon qui fut assommé du coup.

Alors les Rouges se levèrent et jetèrent de grands cris de joie.

Les Bleus ne furent pas découragés par la défaite de Taillon. Ils rassemblèrent leurs phalanges et ils virent qu'ils étaient assez nombreux pour livrer une bataille à leurs ennemis.

**LES MARCHANDS ET LES CONSOMMATEURS DE CHARBON**

Voici l'époque de l'année où chaque père de famille songe à rentrer sa provision de charbon pour l'hiver.

Les consommateurs fûtés, qui ont cherché des moyens les plus efficaces pour empêcher le marchand de frauder sur le poids du combustible, ont tous perdu leur latin. La fraude dévoilée la veille fait place à une supercherie toute nouvelle pour le lendemain.

Avec le système des peseurs licenciés le public se croit amplement protégé contre les commerçants malhonnêtes. Cependant il n'en est rien.

Un ancien commerçant de charbon nous disait l'autre jour que l'astuce du marchand ne connaissait pas de borne, et que ce serait folie que de chercher à le contrecarrer dans ses opérations.

Le père de famille le jour où il doit recevoir son charbon tient d'ordinaire le langage suivant à sa femme qui doit rester à la maison : Ma chère, on ne saurait trop se méfier des trucs des commerçants de charbon. Tu ne laisseras pas décharger un voyage dans la cour sans avoir reçu un billet portant la signature du peseur. Tu garderas tous ces papiers et tu me les montreras lorsque je rentrerai ce soir. Alors en faisant l'addition de ces billets je m'assurerai de la quantité exacte que j'aurai reçue.

Cet homme s'est cru bien fin, mais il a été trompé comme le commun des martyrs.

Le charbon est apporté, les chiffres des billets ont additionnés et trouvés corrects. Malgré cela si le charbon était repesé on constaterait que sur six voyages il manque une grosse tonne.

Comment ce prodige s'est-il opéré ?

Un tombereau reçoit 2,200 livres de charbon au quai ou au canal. Il est pesé et le charretier reçoit un billet certifiant que son voyage contient 2,200 livres. Ce voyage de charbon ne se rendra pas chez le consommateur, mais le billet s'y rendra. Le tombereau se videra dans le clos du commerçant. Un autre tombereau de dimension moindre, disons d'une capacité de 1,400 livres, sera alors chargé de charbon

et se rendra chez l'acheteur qui prendra le "ticket" de 2,200 livres avec la certitude qu'il n'a pas été trompé.

Il aurait fallu en ce cas que l'acheteur se rendit sur le quai, vit charger et peser le tombereau et qu'ensuite il le suivit jusqu'à sa résidence.

Le deuxième truc est le système de la double série de billets. Ici le charretier et le marchand sont de connivence. Le premier a dans une poche de son gilet les vrais billets du peseur. Dans l'autre poche il a une série de billets faux attestant que sa charge est de 2,200 livres.

Si le charretier a affaire à une servante de la maison qui paraît ignare en matière de charbon, il lui glissera tous les billets faux. A la fin de sa journée, le charretier aura une bonne commission chez le marchand pour l'habileté avec laquelle il aura écoulé les tickets frelatés.

Le troisième truc est bien simple. C'est de peser le charretier avec son voyage de charbon.

Ce n'est pas plus malin que ça. Consommateurs de charbon vous avez été avertis. Prenez maintenant vos précautions.

**COUPS D'ARCHET**

ON DEMANDE

Des soumissions pour la reconstruction du Marché aux Veaux. Les soumissions devront être envoyées avant le 1er mars, 1887.

On ne s'engage pas à accepter la soumission la plus basse.

Un abruti rencontre un ami dans la Côte de la Montagne, à Québec, et lui dit : —Connais-tu l'endroit de la ville où il y a plus de religieuses ?

—Give it up !

—C'est entre la plateforme et la petite rue Champlain, parce qu'on y trouve là cent sœurs. (L'ascenseur pour les abonnés de la *Vérité*.)

Une famille est assemblée pour assister à un contrat de mariage.

Le marié a signé ; au moment où la fiancée prend la plume, elle fond en larmes.

—Qu'avez-vous ? Pourquoi ces pleurs ?

—J'ai un aveu à vous faire. Il m'en coûte terriblement. Cet aveu va briser notre alliance.

—Parlez, vous êtes déjà pardonnée.

—Eh bien ! mon cher ami, je vous confesse que je suis complètement incapable de faire la cuisine.

—Il n'y a pas de soin, mon amie, cela ne me fait rien. Vous n'aurez pas beaucoup de cuisine à faire, je suis reporter d'un journal.

La scène est dans le lit conjugal. Il est minuit.

Le mari s'éveille en furie à de violentes douleurs dans l'estomac et crie comme un perdu.

Mais qu'as-tu donc pour brailler comme ça, lui demande sa femme ?

—Qu'est-ce qu'il y avait dans la fiole sur le manteau de la cheminée ? J'ai cru que c'était la préparation de fer et de quinine de mon médecin.

—Tu t'es trompé, mon cher, c'était de la strychnine qu'on m'avait donnée pour empoisonner les rats.

—Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je vais mourir.

—Ne crie pas comme ça, je t'en prie, tu vas réveiller les enfants.

On raconte en certains cercles que M. Adélar Gravel n'a pas succombé dans les ruines de l'immeuble qu'il habitait, mais qu'il a été occis par M. L. O. David dans les circonstances suivantes :

Le 14 octobre courant, M. Adélar Gravel cheminait, *pedibus cum jambis*, dans le quartier est, quand en passant rue Craig, vis-à-vis le square Viger, un énorme moëllon pesant plus de 500 livres s'abattit sur son tuyau de poêle, *volgo gibus*, et l'étendit sans mouvement.

Les charretiers du coin affirment avoir vu M. L. O. David ouvrir une fenêtre de son castel et jeter le dit moëllon avec préméditation et l'intention de lui causer un mal corporel grave, sur l'occiput du dit Gravel.

Le coroner a été prévenu et il est probable qu'une enquête sera tenue.

**DEFI.**

Onézime offre de parier à Ernest \$100, pour une partie de crapaud de 5,000 points, à l'Hôtel Riendeau. M. Onézime a déposé l'argent chez le caissier de l'hôtel et il attend.



L'EXISTENCE EN BOUTEILLE

Si les progrès de la science ne s'arrêtent pas, on pourra l'an prochain, à l'époque de la chasse, expédier à ses amis, au lieu de gibier, une minuscule petite bouteille, grande et grosse comme un petit doigt d'enfant, et dans laquelle on trouvera la quintessence de quatre lièvres, douze perdreaux et trente cailles. Car, je crois que, cette fois, nous tenons la fameuse liqueur qui remplacera la nourriture. Dans un dé à coudre, tiendra tout un repas de noces avec le café et les liqueurs; on vient de se livrer, en Italie, à des expériences sans réplique, assure-t-on. Jusqu'à présent, du moins, qui vivra verra.

Un certain Succi s'est fait enfermer sous bonne garde, on ne l'a quitté ni de jour ni de nuit, et il n'a pas eu avec lui seulement ce qu'il faudrait de mie de pain pour le souper d'un colibri.

Il n'a pas mangé et, loin de se trouver affaibli, il s'est livré à des exercices de nature à exténuier un homme qui ferait avec appétit ses quatre repas par jour et redemanderait trois fois du potage.

Il a marché, nagé, tiré l'épée, monté à cheval, enlevé des poids, que sais-je, et tout cela sans le secours d'un beefsteak grand comme rien.

Seulement il a ingurgité quelques gouttes d'une liqueur de sa composition, dont il garde strictement le secret et qui lui permet de faire la nique à tous restaurateurs, aubergistes, gargotiers, traiteurs, pâtisseries et autres entrepreneurs de friocots.

Puisque l'expérience a réussi jusqu'au bout, je ne donne pas trente sous du meilleur restaurant du monde, et je n'en mettrais pas vingt du plus somptueux hôtel. Car rien ne m'assure qu'après avoir inventé la liqueur à se nourrir sans manger, on ne découvrira pas bientôt la liqueur à se reposer sans dormir. C'est ce jour-là que les wagons-lits feront un nez!

Les bœufs, les veaux, les moutons, les poulets, les canards, les oies, les dindons ne seront pas bien contents non plus. Les vaches verseront dans le marasme, et les cochons verseront des larmes amères.

Car, en somme, raisonnons, voulez-vous? Je sais que l'existence de ces animaux s'interrompt en général un peu brusquement; leur vie est trop courte pour qu'ils puissent songer à fêter beaucoup de centenaires. C'est vrai. Mais combien n'envieraient pas leur sort, au risque même de subir leur fin!

La plupart des êtres destinés à nos cuisines sont choyés, dorlotés sans qu'on exige d'eux le moindre travail tant qu'ils existent.

On les loge aussi confortablement que possible, on leur choisit les meilleures prairies, la nourriture la plus saine, on leur évite les fatigues, les émotions, les contrariétés, on n'a garde de les frapper et la ferme entière se dévoue à leur service.

Est-il, soyez francs, beaucoup d'entre vous dont on s'occupe avec autant de zèle?

Je sais ce que vous répondrez: tant de sollicitude ne va pas sans arrière-pensée égoïste. Si l'on soigne ainsi les animaux, ce n'est pas pour leur être agréable mais pour qu'ils soient à point et de meilleure vente quand l'heure sera venue de les manger.

C'est possible, mais ils n'auront pas moins joui, le temps de leur passage dans notre vallée de larmes, de beaucoup plus de bien-être que nombre de braves gens qui, valant mieux qu'eux, se sont donné énormément de mal, ne finiront peut-être pas plus agréablement et, au démentir, n'ont pas, comme eux, eu seulement la peine de naître?

Je conclus donc que la suppression prochaine et probable de l'alimentation est préjudiciable et vexatoire au premier chef pour les animaux, et je m'attends bien à quelque grand meeting où ils protesteront avec énergie.

Seulement, comme ils ne pourront pousser des cris d'animaux, qui sont réservés à nos réunions politiques, on lira dans le procès-verbal:

La motion du bœuf est mal accueillie, ses mugissements sont couverts par des interruptions diverses, cris d'hommes, etc., etc.



MONTREAL-EST OU LE COMBAT ENTRE DAVID ET GOLIATH

Dans tout cela une chose me préoccupe assez vivement; quand la nourriture sera réduite à la dose homéopathique, je crains les accidents.

Je vous ai peut-être déjà dit ce qui arriva au fils d'un pharmacien? Non? enfin si vous connaissez l'histoire vous m'arrêterez. C'est le docteur Cabarrus lui-même, un homéopathe des plus distingués, qui la raconta un jour qu'il avait envie de rire.

Selon lui, un colonel de grosse cavalerie entra chez un pharmacien homéopathe et lui tint ce langage:

— Mon régiment ne va pas bien. Je ne sais pas ce qu'ils ont ces animaux-là, mais enfin il ne va pas bien. Fabriquez-moi une purgation pour tout le monde, et vous savez, une raide, pas pour des fantassins, c'est pour des cuirassiers!

Le pharmacien se mit à l'œuvre et combina un breuvage qui aurait pu rendre la santé en même temps aux chevaux des cinq escadrons, et l'enferma dans une bouteille qui n'aurait pas contenu un petit verre d'eau-de-vie.

Son fils, un bébé de quatre ans, avisa la fiole et, pendant que son père avait le dos tourné, la but tout d'un trait.

Désespoir dans la famille; ce chétif qui avait avalé la purgation de cinq escadrons de cuirassiers! sûrement il allait être foudroyé!

Le fils du pharmacien vécut quatre-vingt-dix ans, ce qui n'empêcha pas les homéopathes, ajouta Cabarrus, d'affirmer qu'il était mort de la purgation préparée par son père.

En sera-t-il de même avec la nourriture concentrée à l'infini par Succi?

Avec les enfants, il faut s'attendre à tout; supposez qu'un montard en nourrice avale, pour s'amuser, trente bœufs en bouteille ou une fiole renfermant cent pièces de pomard.

Je vous en conjure, pères, mères de famille, nourrices et bottines d'enfants, quand nous en serons là, fermez soigneusement les armoires et surveillez les bébés.

BLAISE THIBERT.

LE RIRE

Un observateur a formulé, sur le rire, les conclusions suivantes:

Les personnes qui rient en A sont franches, loyales, aimant le bruit et le mouvement, et sont quelquefois d'un caractère versatile et changeant.

Le rire en E est le propre des flegmatiques et des mélancoliques.

Le rire en I est celui des enfants, des personnes naïves, serviables, dévouées, timides, irrésolues.

Le rire en O indique la générosité et la hardiesse.

Evitez ceux qui rient en U, ce sont les misanthropes.

X... rencontre un de ses amis, un bohème à qui il avait procuré une occupation lucrative. Apprenant qu'il vient de quitter volontairement cet emploi, il lui demande: — Pourquoi n'es-tu pas resté dans cette maison?

— Je vais te dire, répond le bohème. Aussitôt que mes créanciers ont su que je gagnais quelque argent, ils me sont tous tombés sur le dos. Ma foi, je préfère ne rien gagner du tout; on me laisse bien plus tranquille!

Nous empruntons à une revue anglaise, le *Family Herald*, la jolie anecdote que voici:

Feu le maréchal prussien de Manteuffel, statthalter d'Alsace-Lorraine, se trouvait à table avec un diplomate français qui voulait le persuader du bon goût de l'ouvrier français. Rien de laid qui ne puisse être transformé sous ses doigts habiles en un objet gracieux. Le vieux soldat, impatienté, arracha un poil gris de sa barbe touffue, le remit au diplomate en lui disant: "Eh bien, tâchez de faire quelque chose de joli avec cela, afin de prouver l'exactitude de ce que vous avancez." Le Français prit le poil et l'envoya à un orfèvre parisien, auquel il confia par lettre l'explication de l'envoi; il fit appel à sa fierté patriotique pour produire quelque chose de beau, le prix important peu.

Une semaine s'écoula. Une petite boîte arriva de Paris: c'était un mignon écriin dans lequel était placée une belle épingle dont la tête représentait l'aigle de Prusse tenant dans ses serres le poil du maréchal. Mais à ce poil étaient fixées deux petites boules d'or sur lesquelles étaient gravées "Alsace-Lorraine." Sur le roc où était posé l'aigle, on lisait en français: "Vous ne le tenez que par un cheveu."

Une nouvelle originale, quoique allemande.

Ces jours-ci a été célébré, à Nuremberg, un mariage dans lequel la fiancée est un phénomène de foire, bien connu des habitués de fêtes publiques et de kermesses, sous son titre professionnel "d'artiste pedestre."

Elle est, en effet, née sans bras.

Ne vous hâtez pas de la plaindre! Privée des mains, dont elle n'a jamais eu à apprécier les usages multiples, la charmante épouse n'en est pas moins d'une adresse inouïe et fait littéralement tout ce qu'elle veut de ses pieds.

L'impressario Hauschild, son nouvel époux, a été fort avisé en lui demandant son pied, — un pied qui fait recette: c'est pour lui surtout que cette union est une excellente affaire.

La cérémonie matrimoniale d'une jeune personne qui se mouche du pied devait donner lieu à d'intéressantes particularités.

A la mairie, elle s'est gracieusement déchaussée au moment des signatures, et c'est d'un pied ferme qu'elle a tracé, sur le registre de l'état civil, ses nom et prénom de demoiselle: Elisa Haussmann.

Une demi-heure après, à l'autel, c'est au quatrième doigt du pied gauche que le prêtre lui a passé l'anneau nuptial.

Puis, tous les invités sont venus lui présenter leurs souhaits de prospérité en témoignant l'espoir que son mari la rendra assez heureuse pour qu'elle ne soit jamais contrainte de lever le pied.

Un journal anglais prétend que, maintenant que l'expérience tentée par Succi, à Milan, est terminée, Sir John Goodley, de Londres, invite les médecins et les curieux de tous pays à venir le surveiller: il offre de dévorer pendant quarante jours et pendant quarante nuits de suite, des roastbeefs et des pommes de terre, sans prendre une seconde de repos.

D'autre part, on mande de Berlin que le major X..., colonel des cuirassiers, fait le pari de boire, pendant le même laps de temps, huit mille chopes de bière.

VARIETES

Sur le boulevard: — Un tel s'est pendu de désespoir; il était très malade, sa vie ne tenait plus qu'à un fil. — Vous voulez dire... à une corde.

Proverbe démarqué: Un superbe ivrogne, exécutant le long de la berge de la Seine des zigzags fantaisistes, finit par tomber à l'eau. C'était fatal, dit Champoireau, témoin de ce plongeon; qui a bu boira.

En correctionnelle. Le président. — Vous battez votre femme journellement! Le prévenu. — Mon président, le docteur m'a recommandé l'exercice.

Notre violonneux en chef est, aujourd'hui le sujet de bien des cançons. Tous ses amis lui demandent où il a acheté le suit élégant qu'il porte les jours de beau temps. Pour faire cesser l'incertitude qui règne dans les esprits à ce sujet, il déclare qu'il a fait confectionner son habitement chez E. LEMIEUX, No. 3 RUE ST. LAURENT. C'est là où l'on peut s'habiller à 50 pour 100 meilleur marché qu'ailleurs. Coupe élégante garantie. No. 2, — 4-ins.

Champoireau se plaint d'une fille aînée qui lui donne du fil à retordre. — Cette enfant est un véritable démon! — Que veux-tu, fait la mère, nous l'avons élevée à la diable!

Le petit monde d'après le *Charivari*: — Qu'as-tu fait de ta poupee? — Je l'ai cachée dans le jardin; et puis, un jour, je la retrouverai, et alors je serai bien contente!

Théâtre Royal. — La Compagnie d'Opéra Wilbur a attiré une foule compacte tous les soirs de la semaine dernière. Cette semaine, des artistes de première classe donnent le grand drame à sensation intitulé *Youth*. Les figurants sont au nombre de 150. Ne manquez pas d'aller voir cette pièce.

Un jeune homme consulte une somnambule, tout ce qu'il y a de plus extra lucide, sur l'avenir qui lui est réservé. — Vous serez dans la plus affreuse misère jusqu'à l'âge de trente ans. — Et après? — Après, vous y serez habitué!

Aristide Launois, en ouvrant le restaurant Interocéanique, ménage des surprises à ceux qui viendront le visiter. Il tient à son début, de se créer une clientèle en offrant au public, des vins et liqueurs d'une importation spéciale. Le service du restaurant sera irréprochable sous tous les rapports. Repas à la carte ou à table d'hôte. Prix des plus modernes. N'oubliez pas que l'Interocéanique est au No. 100 de la rue St. Laurent.

Champoireau est très superstitieux. L'autre jour, il se trouvait à un dîner où treize personnes étaient réunies. — Treize! s'écria-t-il soudain... Nous sommes treize! — Eh bien! — Un de nous mourra certainement avant les autres!

A défaut des brigands d'opéra-comique dont on a vu sans doute purger la Corse, M. Sarcey réclame la pantomime et Pierrot, dont il est fort privé.

Il conte à ce propos une jolie scène: "Je me souviens toujours d'une scène de pantomime que j'ai vue aux Funambules ou aux Délassements Comiques; à cette distance, je ne me rappelle plus au juste. Songez qu'il y a de cela cinquante bonnes années! C'était le matin, sur la place de la ville, jour de marché. Une marchande de lait distribuait aux acheteurs sa marchandise qu'elle versait à chacun dans une tasse.

"Pierrot arrivait surnois et ironique. De sa main droite, cachée derrière son dos, il tenait quelque ustensile qu'on ne voyait point. Il s'avancait à petits pas et demandait du lait à la marchande. Elle lui faisait signe de présenter sa tasse.

"Pierrot, démasquait son bras droit et présentait un vase de nuit. La marchande reculait d'horreur et refusait énergiquement de le servir. Pierrot insistait. Pourquoi ne lui donnerait-on pas du lait dans ce pot, sous prétexte qu'il était de chambre? C'était son affaire après tout.

"La marchande s'écartait et réclamait son argent. Pierrot se spouillait partout, ne trouvait pas un sou sur lui, et, loyal comme tous les Pierrots, il reversait le contenu de son vase dans le seau de la marchande. Comme mystification, c'était joli!

LA NIECE DU CAPITAINE

I

Depuis le commencement du siècle, les Rémy avaient été de beaux hommes, de père en fils. Le vieil arrière-grand-père Rémy, qui avait porté la balle dans son temps, avait épousé une riche veuve, et il avait marié ses quatre fils à des filles riches. Les neuf fils de ses fils avaient fait à leur tour de riches mariages; à la troisième génération, la maison Rémy, comme la maison d'Autriche, était devenue riche et puissante par ses alliances. C'était un proverbe qui avait cours aux Courtilz-sur-Hauvelle et à quatre ou cinq lieues à la ronde, qu'il n'y avait plus de riches héritières que pour les Rémy.

Au cimetière, les Rémy avaient des grilles de fonte, des plaques de pierre, des colonnes brisées et même des urnes lacrymatoires. Toutes les fois qu'une tombe se distinguait par sa magnificence, vous n'aviez qu'à vous pencher sur l'inscription, et vous étiez sûr d'avoir affaire à un Rémy-Brulon, à un Rémy-Courtin ou à un Rémy-Fayolle. Les mêmes noms brillaient sur les enseignes des boutiques les plus cossues de la grande rue et de la place du marché. Le pharmacien était un Rémy, le quincaillier en était un autre. Le vétérinaire, le maître de poste, l'aubergiste du *Cheval blanc* appartenaient à la même dynastie; bref, les Rémy tenaient partout le haut du pavé, et bien des gens disaient que les Rémy s'en faisaient un peu accroire; mais les puissants ont toujours des envieux.

II

Estimant qu'il vaut mieux faire envie que pitié, les Rémy auraient été complètement heureux, s'il n'avaient rencontré à chaque pas les Brisset sur leur chemin. Par une singulière fatalité, les Brisset, qui avaient été riches autrefois, s'étaient peu à peu appauvris sans qu'il y eût de leur faute et sans que leur considération en souffrit. On ne les avait jamais entendus se plaindre de leur décadence ni envier la prospérité des Rémy; seulement plus ils devenaient pauvres, plus ils devenaient réservés, et les Rémy ne se gênaient pas pour traiter cette réserve de fierté mal placée.

Les gens qui voulaient faire pièce aux Rémy ne manquaient jamais de leur jeter les Brisset à la tête: les Brisset disaient ceci, les Brisset faisaient cela! et, malgré toute la fortune des Rémy, c'était en somme un Brisset qui était maire de la commune. Pourquoi? Parce que ce Brisset, comme tous les autres Brisset, avait quelque chose de plus comme il faut, de plus monsieur que la tribu prospère des Rémy.

La directrice de la poste des Courtilz-sur-Hauvelle, qui était une dame maigre à prétentions littéraires, avait peint au vif la situation respective des deux clans. Elle avait dit un jour en confidence à l'institutrice des demoiselles du château de Bray, qui avait répandu la confidence aux quatre coins du pays: "Les Rémy, c'est la grosse joie bourdonnante et commune; les Brisset, c'est la tristesse mélancolique, silencieuse et distinguée!"

Comme les Brisset étaient incapables de jeter leurs filles à la tête des gens, et comme les Rémy étaient incapables d'épouser des filles sans dot, il n'y avait jamais eu d'alliance matrimoniale entre les Rémy et les Brisset.

III

En l'an de grâce 1855, tous les Rémy, sauf un, étaient pourvus de femmes, j'entends tous les Rémy qui étaient en âge de se marier: car au Courtilz et dans les bourg avoisinants s'élevait toute une génération de petits

Rémy destinés à faire raffe dans quelque quinze ou vingt ans de toutes les héritières du canton. Tous les Rémy étaient donc pourvus, sauf un seul. Ce Rémy célibataire était le fils de feu Rémy-Brabançon; il était marchand de bestiaux, comme l'avait été son père. C'était un grand gaillard bien fait et beau garçon, comme tous les Rémy; seulement il était en retard sur les autres, puisqu'il avait vingt-sept ans et qu'il n'avait encore manifesté aucune intention matrimoniale.

"Se décidera-t-il? disaient à madame veuve Rémy-Brabançon quelques bonnes commères qui n'auraient pas été fâchées d'être les premières à annoncer la grande nouvelle.

"C'est un garçon réfléchi! répondait d'un ton plein de mystère madame veuve Rémy-Brabançon.

"Pour qui se décidera-t-il? se demandaient quatre héritières nubi-les, bien persuadées qu'il n'avait à choisir qu'entre elles, puisqu'elles avaient les quatre plus grosses dots du bourg des Courtilz et des alentours.

Et chacune trouvait à part soi de bonnes raisons pour qu'il désappointât les trois autres.

"Te décideras-tu à la fin? lui disaient trois coureurs de dots qui attendaient sa décision pour se présenter sans être en concurrence avec lui.

"J'y songe tout doucement!" répondait Joseph en leur adressant un sourire aimable.

Il y songeait si doucement, que les trois coureurs de dot l'accusaient de lanterner exprès pour les faire enrager; si doucement, que les quatre héritières en jaunissaient de dépit; si doucement, que sa mère impatientée finit par brusquer les choses.

IV

Un des derniers jours d'avril, il donna à sa mère, en lui souhaitant sa tête, une belle grosse montre de Genève qu'il avait achetée exprès, toute neuve, à la ville.

"Les affaires vont donc bien? lui demanda sa mère d'un ton si mélancolique que Joseph la regarda tout surpris, avant de lui répondre.

"Les affaires vont très bien! répondit-il enfin; mais on dirait que cela vous fait de la peine."

La veuve soupira, dit que ce n'était pas cela qui lui faisait de la peine, bien au contraire, soupira derechef et lui dit:

"Quand je pense que tu as vingt-sept ans!

"Depuis le quatre, répondit Joseph; mais il n'y a pas là de quoi désespérer."

La mère soupira encore, dit que ce n'était pas là ce qui la désespérait; elle tira son mouchoir pour essuyer une larme absente et s'écria:

"Penser que ton père était marié à vingt-cinq ans!

"Nous y voilà," pensa Joseph.

Et il dit tout haut:

"Il n'est jamais trop tôt pour bien faire."

La veuve joignit les mains et s'écria d'un ton sentimental:

"Juste ce que disait ton pauvre père, à papa, quand il est venu me demander en mariage.

"Quand je le disais! pensa Joseph en portant sa main à son menton; décidément nous y voilà, il n'y a plus à reculer.

"Tous les jours que Dieu fait, reprit la veuve en levant les yeux au ciel, l'un ou l'autre vient me demander: Se décidera-t-il?

"Et qu'est-ce que vous répondez? demanda Joseph avec un rire assez gauche.

"Je réponds: C'est un garçon réfléchi.

"C'est bien répondu, dit Joseph avec un certain embarras; c'est ce que je réponds aux garçons qui me tracassent. Je leur dis: Je réfléchis tout doucement. J'ai donc réfléchi tout doucement, et... et, ajouta-t-il en faisant un grand effort de volonté, je crois que je suis décidé."

V

La veuve frappa dans ses deux mains, regarda son fils bien en face, l'embrassa sur les deux joues, et déclara que jamais elle n'avait été si heureuse de sa vie.

Joseph pensa intérieurement qu'il n'avait jamais été, lui, si embarrassé de la sienne. Son choix était fait, mais il était à peu près sûr que ce choix ne serait pas tout à fait du goût de sa mère. C'était un bon fils, mais c'était en même temps un homme indécis et obstiné. Il avait hésité longtemps à parler, parce qu'il craignait de faire de la peine à sa mère; mais, une fois sa déclaration faite, il avait mis dans sa tête de ne pas céder.

"Laquelle des quatre? lui demanda sa mère en lui caressant la main, comme elle faisait quand il était petit garçon.

"Nommez-les, pour voir!" dit Joseph, espérant, contre toute vraisemblance, que sa préférée à lui serait une des quatre, et qu'il n'aurait ni à livrer bataille ni à contrister sa mère.

Quand la veuve eut nommé les quatre héritières, et que Joseph eut secoué quatre fois la tête, elle le regarda avec un étonnement mêlé d'effroi, et lui, il détourna la tête pour dire tout bas le nom de celle qu'il avait choisie.

VI

"Mais c'est une Brisset! s'écria la malheureuse femme, du même ton qu'elle aurait dit: Mon fils unique est devenu fou!

"Les Brisset valent les Rémy! répondit Joseph d'un ton boudeur.

"Et elle s'appelle Jeanne, comme notre vieille servante; je ne m'y reconnaitrai jamais.

"Nous l'appellerons Jeannette, reprit Joseph d'un ton conciliant.

"Mais les Brisset sont fières comme des paons et gueux comme des rats! s'écria la veuve de feu Rémy-Brabançon en tordant son tablier de désespoir.

"Les Rémy valent les Brisset, riposta Joseph en retournant sa première proposition avec la dextérité d'un avocat. Je sais que cette fille-là ne sera pas trop fière pour donner sa main à un homme qui sait qu'il la vaut tout en l'estimant, elle, à son prix. Quant à la gueuserie, c'est une maladie qui se guérit du jour au lendemain lorsqu'on a le bon remède, et j'ai le bon remède: les affaires vont bien, comme je vous le disais tout à l'heure; les affaires vont si bien que j'aurai besoin de quelqu'un qui s'occupe des papiers et des comptes."

Celle qui avait été mademoiselle Brabançon avant de devenir madame Rémy-Brabançon ne put que baisser la tête devant cet argument. Elle avait eu une belle dot, c'est vrai; mais feu Brabançon, charcutier de son vivant, avait négligé de lui faire apprendre à lire et à écrire, vu que cela ne se faisait pas de son temps à lui.

"Voilà donc pour la question d'argent, continua Joseph, qui se sentait plus à son aise maintenant que la glace était rompue; quand à la question des qualités..."

Lorsqu'on se décide à épouser une jeune personne, surtout une jeune personne qui n'a pas de dot, c'est évidemment parce qu'on la considère comme le modèle de toute les vertus et l'idéal de toutes les perfections de l'esprit et du corps. Joseph, tout marchand de bestiaux qu'il était, développa ce thème avec une abondance d'expression et un flot d'éloquence qui ne fut guère du goût de sa mère. Mais comme elle connaissait l'obstination de son fils, comme elle n'avait aucune objection vraiment sérieuse à faire contre son choix, elle dévora son dépit et jugea que le mieux était de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

(à continuer)

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE, ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT.

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

C. ROBERT & CIE

au commencement de l'automne rappellent au public qu'ils nettoient, teignent et reparent toutes espèces de

FOURRURES

Pour un prix modéré C. Robert & Cie convertiront votre vieux bonnet de fourrure en un neuf et lui donneront le chic du jour. Venez voir leurs importations d'automne au coin des

Rues St-Laurent et Vitre, Montréal



LES PIEDS DANS LE PLAT.

POÈME.

Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

MAISON MILITAIRE

443 RUE CRAIG, Pres du Drill Shed

(-o-)

Cet hotel ouvert récemment par Joseph Lépine se recommande au public par l'excellence de ses VINS, LIQUEURS et CIGARES. Lépine achète toutes ses boissons de la célèbre maison Mathieu & Frères, par conséquent il est inutile de dire que leur qualité est garantie.

JOS. LÉPINE, Propriétaire

No. 2.-j. n. c.

HOTEL RIENDEAU

64, RUE ST-GABRIEL

M. Riendeau profite des premiers numéros du "Violon" pour informer le public et les gourmets en général, que son hôtel vient de subir des améliorations importantes et que le département du restaurant a maintenant un comptoir où seront tenues des huitres en écailles les plus fraîches.

Une visite est sollicitée.

JOS. RIENDEAU,

Propriétaire.

HOTEL BRUNSWICK

SOREL

Ce magnifique établissement est maintenant ouvert au public, après avoir été complètement restauré.

M. Aimé Béliveau qui est très avantageusement connu du public voyageur, comme l'ancien propriétaire de l'Hôtel du Canada à Montréal, y a installé un service de première classe. La buvette est maintenant approvisionnée des meilleurs Vins, Liqueurs et Cigares.

RIENDEAU & BELIVEAU,

Propriétaires.

Jos. Riendeau de l'Hôtel de Montréal, Aimé Béliveau ci-devant de l'Hôtel du Ca